



L'enfant était couché dans son petit lit blanc. (Page 382.)

les quais de Liverpool, au moment où l'expédition s'embarquait, deux individus qui le suivaient constamment à la piste dans les rues de Londres; et il affirme positivement, qu'au moment de descendre dans le bateau, il a entendu prononcer derrière lui le nom d'Anne Catherick. Il ajoute, en propres termes : « Ces incidents ont une portée; ces incidents doivent amener un résultat. Le mystère d'Anne Catherick n'est pas encore dévoilé; peut-être ne la retrouverai-je jamais sur ma route; mais si vous la rencontrez, miss Halcombe, tirez meilleur parti que je n'ai fait de cette précieuse occasion!... Une forte conviction dicte mes paroles. Je vous supplie de les garder en votre mémoire. » Telles sont les expressions dont il se sert. Nul danger que je les oublie. Je ne suis que trop disposée à repasser en mon souvenir toutes les paroles d'Hartright qui me rappellent Anne Catherick. Mais, véritablement je courrais des risques en gardant cette lettre. Le moindre accident pourrait la faire tomber en des mains étrangères. Je puis être malade; je puis mourir. — Mieux vaut la brûler de suite, et compter, parmi tant d'autres, une anxiété de moins.

La voilà brûlée!... Les cendres de sa lettre d'adieu, — de la dernière, peut-être, qu'il m'adressera jamais, — voltigent dans le foyer, fragments noircis et méconnaissables. Est-ce donc là le triste dénouement de cette histoire si triste?... Oh! non, — bien certainement, non, tout n'est pas déjà fini entre nous!

« 29 novembre. » — On a commencé les préparatifs du mariage. La couturière est venue prendre les ordres qu'on avait à lui donner. Laura est tout à fait impassible, tout à fait étrangère à cette grande question qui intéresse si fortement la vanité personnelle des autres femmes. Elle abandonne toute initiative à la couturière et à moi. Si notre pauvre Hartright eût été à la place du baronnet, et que le choix paternel fût tombé sur lui, quelle autre attitude aurait eue ma sœur! que de menues

inquiétudes! que de charmants caprices! et que les faiseuses de robes, même les meilleures, auraient eu de peine à la contenter!

« 30 novembre. » — Nous avons chaque jour des nouvelles de sir Percival. Sa dernière lettre nous apprend que, pour achever convenablement les embellissements de son château, il lui faut encore de quatre à six mois. Si les peintres, les tapissiers, les marchands de meubles donnaient le bonheur, comme ils donnent les dehors de la richesse, je prendrais peut-être quelque intérêt aux soins qu'ils prennent pour le futur séjour de Laura. Comme vont les choses, il n'y a qu'un passage de la lettre de sir Percival qui ne me laisse pas complètement indifférente aux plans et projets dont il nous entretient : c'est celui où il traite du voyage que feront les deux époux immédiatement après la noce. Vu la constitution délicate de Laura et les rigueurs extraordinaires dont nous menace l'hiver prochain, il propose d'emmener sa femme à Rome, et de rester en Italie jusqu'aux premiers jours de l'été qui vient. Si ce plan ne convenait pas, il ne refuse pas, bien qu'il n'ait pas d'établissement à Londres, d'y passer toute la saison, et d'y louer pour cela, toute meublée, la maison la plus convenable qu'on y pourra trouver.

Abstraction faite de mes convenances et de mes sentiments personnels (je n'en dois pas tenir compte, et je les sacrifie volontiers), il m'est démontré que la meilleure de ces deux alternatives est certainement la première. Dans un cas comme dans l'autre, une séparation est inévitable entre Laura et moi. Sans doute, cette séparation sera plus longue, s'ils vont à l'étranger que s'ils demeuraient à Londres; — mais, en regard de cet inconvénient, il faut tenir compte du bien que doit faire à Laura un hiver passé dans les pays chauds; plus encore, de l'aide immense qui lui sera, pour relever son moral, pour lui faire accepter ses nouvelles conditions d'existence, l'éblouissement prestigieux de ce voyage, le premier

qu'elle fasse de sa vie, dans la plus intéressante contrée qui soit au monde. Elle n'est point dans une disposition d'esprit qui lui permette de demander quelque soulagement aux excitations artificielles, aux semblants de plaisirs que lui offrirait la capitale. Elle les prendrait vite en horreur, et le premier accablement de ce désolant mariage en serait aggravé pour elle. Je crains, plus que je ne puis le dire, le début de cette vie nouvelle; pourtant, j'entrevois quelque espérance pour ma sœur si elle s'éloigne de son pays, — aucune, si elle y reste.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

XXXIX

MATER DOLOROSA.

M. Firmin, en quittant la Rugiada, se dirigea vers la préfecture de police et prit un passeport pour l'Italie. Il rentra chez lui et demanda sa femme.

La vieille Clotilde lui répondit que madame Firmin était allée faire visite à son amie la Rugiada.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est partie? demanda le peintre.

— Une heure avant monsieur, répondit la nourrice.

— Elle est allée autre part, alors, dit M. Firmin d'un air distrait.